

**ETC**

## **Premières Nations, premiers rôles, ou les mensonges de Cortés et de Cartier**

André G. Bourassa

---

Art et guerre  
Numéro 15, été 1991

URI : [id.erudit.org/iderudit/35972ac](http://id.erudit.org/iderudit/35972ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC

ISSN 0835-7641 (imprimé)  
1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Bourassa, A. (1991). Premières Nations, premiers rôles, ou les mensonges de Cortés et de Cartier. *ETC*, (15), 70–72.

---

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## PREMIÈRES NATIONS, PREMIERS RÔLES, OU LES MENSONGES DE CORTÉS ET DE CARTIER

J'écris ces mots sur la *Conquête de Mexico* au moment où on annonce le décès, le 20 juin, d'Oscar Bastien, un Huron Wandat qui anima, en 1922, la première émission radiophonique de langue française au monde. Né à Loretteville en 1894, il avait commencé sa carrière radiophonique à la station montréalaise XWA (aujourd'hui CFCF) fondée en 1918 par Canadian Marconi. Avec la performance récente d'un Mohawk de Kahnawake, Albert Stalk, escaladant la tour Eiffel devant la caméra de TF 1, le 16 février 1990, et celle, le 1<sup>er</sup> septembre de la même année, de son compatriote Ronald Cross dont une scène d'affrontement du regard avec la sentinelle Patrick Cloutier, durant la crise d'Oka, a donné des images qui ont fait leur tour des médias du globe, le moins qu'on puisse dire des gens des Premières Nations, c'est qu'ils savent prendre et tenir les premiers rôles. Que dire de la réussite internationale du groupe Kashtin : on les entend désormais chanter en Montagnais dans bien des villes du monde.

Yves Sioui Durand, qui est Huron Wandat d'origine, est en train de combler la seule lacune qu'on pouvait déceler, en territoire québécois, dans la tradition spectaculaire des Premières Nations. Il bâtit pièce sur pièce, c'est le cas de le dire, un répertoire francophone d'œuvres dramatiques amérindiennes.

D'abord, il a proposé en tant que dramaturge et metteur en scène, le *Porteur des peines du monde*, en 1985, dans un espace vacant situé entre ces deux monuments du théâtre « blanc » que sont le théâtre Impérial et la Place des arts. La pièce se voulait un acte shamanique d'appropriation de la terre par la sacralisation symbolique d'un terrain vague. Cet « acte » fut si bien réussi que la scénographie de Richard Lacroix, conçue autour d'un « cercle de sable » traditionnel, vient de se mériter, ce printemps, une insertion dans l'exposition de Mario Bouchard, *l'Art de la scène : passé-présent*, et une participation, cet été, à la Biennale de Prague.

Après le *Porteur des peines du monde*, Sioui Durand a présenté, à la salle Alfred-Laliberté, en tant que dramaturge et metteur en scène encore une fois, *Atiske-nandahate, le voyage au pays des morts*, une pièce inspirée, entre autres, des rituels de la justice iroquoise<sup>1</sup>. C'était une splendeur de voir les masques des *Medicine Men*

ainsi rendus à leur pleine dimension théâtrale. C'était émouvant d'entendre l'humble chant du vieil Howard Deere, de Kahnawake, tout au long de la pièce, jusque dans la lente file indienne qui servit de salut final.

D'Yves Sioui Durand, le Nouveau Théâtre expérimental et les Productions Ondinnok viennent par ailleurs de donner, du 9 avril au 4 mai derniers, la *Conquête de Mexico*, dans une mise en scène de Jean-Pierre Ronfard. Sujet connu, mais version nouvelle, dans un texte dramatique inspiré du *Codex de Florence*, récit ancien écrit en langue nahuatl entre 1550 et 1555, par les Aztèques vaincus, sous la direction du franciscain Bernardino de Sahaguin. Peu de ces *codex*, qui sont faits de symboles et de signes hiéroglyphiques sur peau de chevreuil, sur toile de coton ou sur papier d'agave, ont résisté au zèle de l'évêque de Landan qui en fit brûler plusieurs sur la place publique. Il en reste heureusement quelques-uns, dont le *Codex Borbonicus* (1450-1520), conservé au Palais-Bourbon, et le *Codex Dresdensis* (1000-1300), à Dresde. Il était très indiqué que l'auteur se serve des *codex* qui donnent la version aztèque plutôt que des récits des explorateurs et des conquérants qui sont toujours plus ou moins tordus.

Sur le texte de la *Conquête de Mexico*, le commentaire le plus pertinent est sans doute celui qui est donné dans le programme par le metteur en scène lui-même. Il tient en une phrase : « Tous les éléments de la tragédie sont en place : prédictions, oracles et présages ; héros voués à la mort ; destin inéluctable ; un chœur de voix pour narrer, provoquer et se plaindre ; et aussi la méprise totale qui, au moment décisif, aveugle les Mexicains et leur fait prendre pour des dieux ceux qui deviendront bien vite leurs conquérants et leurs exterminateurs ». Il est difficile de rendre un plus bel hommage.

Par ailleurs, à partir des extraits de *codex* reproduits dans la *Peinture américaine* du surréaliste Vincent Bonoure (1967) ou encore dans *l'Amérique avant 1492* de Larousse (1991), il est possible au critique de constater non seulement à quel point les décors, costumes et accessoires d'Yvan Gaudin et de ses associés respectent le sens de l'espace et de l'utilisation des formes et des couleurs qu'on observe chez les Aztèques, mais à quel point également l'œuvre de Sioui Durand s'inscrit dans une vision du monde encore trop méconnue mais



PHOTO : MARIO YIBOX

*La conquête de Mexico, du dramaturge Yves Sioui Durand ; mise en scène de Jean-Pierre Ronfard.*

combien complète, où se côtoient, comme dans toute grande civilisation, Éros et Thanatos, la science et la croyance, le vrai et le vraisemblable.

La pièce rappelle, bien sûr, dans une profonde remise en question, la conquête sanglante de l'Espagnol Hernán Cortés, en novembre 1519, contre l'empereur aztèque Moctézuma. Nous ne nous y intéressons que trop peu, nous à qui Cartier ne dit pas qu'il est venu ici après les Portugais João (1472)<sup>2</sup>, Gaspard (1500) et Miguel (1502) Corte-Real, non plus qu'il nomme « Sainte Katherine » un hâvre qui s'appelle déjà Catalina, « Cap de Bonne Viste » le Cap Bonavista, « Cap de Pratto » le Capo Prado, « Cap de Raze » le Capo Razo, « Isle des Ouaiseaulx » un lieu indiqué comme « Ilha dos aves » sur la carte de Reinel en 1505. Sur le Labrador, il n'a d'autre commentaire que de le dire impropre à la culture, ce qui est une allusion au fait que les Portugais l'ont depuis longtemps dédié à Saint-Isidore de Séville, dit le Laboureur<sup>3</sup>. Quant à appeler

Canada la partie où se resserre ce golfe qui avait été exploré avant lui par Miguel Corte Real, c'était sûrement une référence à un terme courant chez les hispanophones, « cañada »<sup>4</sup>, pour désigner un fleuve étroit, engouffré entre deux rives escarpées.

Décidément, le second mariage de François 1<sup>er</sup> à Éléonore d'Autriche, sœur de Charles Quint et veuve depuis 1521 de Manuel 1<sup>er</sup> le Grand, roi du Portugal, avait laissé filer dans le lit royal, lors de l'éphémère paix de Cambrai de 1529 entre François 1<sup>er</sup> et Charles Quint, bien des secrets d'état que dissimulent mal, cinq ans plus tard, les mensonges diplomatiques de Cartier. Ce qui était bon pour le Portugal paraissait désormais bon pour la France ; quant aux Amérindiens, on en ramène deux jeunes et on prétend qu'ils étaient à Gaspé pour révéler dans un récit subséquent qu'ils étaient originaires de Stadaconé (il n'était pas bon pour la politique de François 1<sup>er</sup> de révéler trop vite par écrit<sup>5</sup> qu'on avait poussé l'exploration du Golfe plus avant que Miguel

Corte Real, et qu'on connaissait déjà l'existence d'un « cañada » s'avancant profondément dans les terres, ce qui n'est révélé que dans le second récit). Oui nous avons beaucoup à apprendre de cette pièce de Sioui Durand sur la conquête du Mexique et sur les restrictions mentales des explorateurs, nous qui sommes encore loin de tout savoir sur la conquête de la Nouvelle France, nous dont une partie de l'état (Côte Nord et Labrador) porte le nom de « Terra Corterealis » sur la carte royale portugaise de 1502 et sur les cartes d'Abraham Ortelius de 1570 et 1587.

Il y a plusieurs trouvailles dans la pièce et dans la mise en scène. L'utilisation du calendrier aztèque, en dix-huit mois, comme schéma de base, avec une présentatrice qui a son petit côté didactique mais agit de façon très spectaculaire. Le recours au jeu de balle de l'époque en guise de structure d'une improvisation en forme de joute. La fabrication des chevaux des conquérants espagnols : c'est là un des rares cas où les objets chromés utilisés (la tête, la crinière, les étriers...) renvoient au monde d'aujourd'hui (comme la joute rappre-

lait la Ligue nationale d'improvisation) et nous forcent à voir la *Conquête de Mexico* comme une métaphore de notre attitude actuelle à l'égard des Premières Nations en général et de celles du Québec en particulier<sup>6</sup>.

On pouvait, au sortir du spectacle, s'interroger sur la part de risque qu'on peut courir à mêler sur scène quelques amateurs avec les professionnels, trouver trop longue la harangue de la fin et considérer comme contradictoire l'utilisation d'un petit nuage et d'un fil à treuil pour une opération de *deus ex machina* qui se trouve à subordonner l'univers aztèque aux techniques scéniques des anciens « conquistadores ». Mais la démarche théâtrale qui vise à reconquérir un imaginaire, un espace mental, une terre de rêve, à rapatrier une mémoire pour dégager un avenir, à retrouver dans une civilisation, à travers des signes anciens, son sens du drame rituel ou du théâtre sacré, cette démarche mérite toute notre admiration et notre collaboration. C'est une tâche qu'Yves Sioui Durand s'est donnée et on ne peut que féliciter Jean-Pierre Ronfard et le Nouveau Théâtre expérimental de s'être associés aux productions Ondinnok dans cette geste.

ANDRÉ-G. BOURASSA

#### NOTES

1. Incidemment, pourquoi ne reconnaît-on pas aux Premières Nations le droit à leur code civil ?
2. João Corte Real, noble portugais, est à Terre-Neuve en 1472 avec les scandinaves Dietrich Pining et Hans Pothorst — d'après Leon F. Whitmez, « Newfoundland and Labrador », *Merit Students Encyclopedia*, 1984.
3. L'imagerie du Nouveau-Mexique le désigne comme « El Labrador », tout court. On en trouve de nombreux exemples au Musée d'art populaire de Santa Fe et dans l'église historique de la réserve de Santo Domingo.
4. Vieux mot hispanique désignant une rivière balisée de cannes (canal, chenal), un ravin. On en trouve une quinzaine au Nouveau-Mexique seulement : Cañada Alamosa, Cañada de Archibeque, Cañada de Cochiti,

Cañada de la Cruz, Cañada de la Cueva, Cañada del Agua, Cañada de la Jarita, Cañada de Los Alamos, Cañada del Oso, Cañada de los Tres Hermanos, Cañada del Rocío, Cañada Jaques, Cañada Ojitos, Cañada Tanques. Voir T.M. Pierce, *New Mexico Place Names*, UNMP, 1985.

5. On sait que Cartier rendait compte verbalement à François 1<sup>er</sup>, en plus de le faire par écrit, des missions qu'il avait reçues. Nul ne saura jamais l'écart qui séparait les relations verbales des relations écrites qui, elles, étaient susceptibles de livrer de trop précieuses informations aux gouvernements rivaux.
6. On trouve la réserve de Kanesatake et pas la ville d'Oka sur la carte de Robert Sayer et John Bennett (Londres, 1776) dressée à partir de relevés français corrigés par le Capitaine Carver aux lendemains de la conquête.